

Sujet d'entraînement à la dissertation - source UPLS

Dans ses *Maximes et pensées* (1795), Chamfort écrit : « Telle est la misérable condition des hommes, qu'il leur faut chercher, dans la société, des consolations aux maux de la nature, et, dans la nature, des consolations aux maux de la société. »

Vous discuterez ce jugement à la lumière des œuvres au programme.

Analyse du sujet

- 1- Quels sont les mots-clés du sujet ? Quel lien logique peut-on établir entre eux ? Comment les définiriez-vous ?
- 2- Que recouvrent les « maux de la nature » ? En quel sens la société pourrait-elle nous en « consoler » ?
- 3- Que recouvrent les « maux de la société » ? En quel sens la nature pourrait-elle nous en « consoler » ?
- 4- Reformulez la thèse de Chamfort, en reprenant uniquement les mots indispensables de la citation et sans en reproduire la structure grammaticale.

Problématisation

- 1- Quelle objection peut-on soulever à l'encontre de la thèse de Chamfort ?
- 2- Formulez une problématique qui ouvre à la discussion.

Analyse du sujet

1- Les deux mots-clés du sujet sont bien sûr « nature » et « société ». Ces deux termes sont implicitement envisagés dans un rapport antithétique. La « société » désigne le milieu humain [ou anthropique], organisé selon des lois et des conventions, dans lequel se développe la culture et la civilisation. La « nature » renvoie au contraire au milieu non anthropique, à l'environnement biophysique, indépendant de l'homme, et aux lois universelles qui le régissent.

2- Les « maux de la nature » recouvrent toutes les souffrances auxquelles l'homme, parce qu'il est un être vivant, inscrit dans la nature, est exposé : il s'agit donc des souffrances physiques liées à notre nature biologique (la maladie, l'infirmité, la vieillesse, la faim...) et des souffrances morales liées à notre nature psychologique (le deuil, la peur de la mort, la peur du lendemain, la solitude, le sentiment d'absurdité...).

La société peut nous « consoler » des maux de la nature au sens où chaque homme y développe des relations (familiales, amicales, professionnelles) qui peuvent lui apporter soutien, réconfort et assistance. La société met également en place des institutions qui ont vocation à protéger l'homme des « maux de la nature », ou du moins à en atténuer les effets (la médecine, les hôpitaux, les maisons de retraite, les systèmes de protection sociale...). Enfin, la société développe des formes de culture et de spiritualité qui permettent de penser, d'accepter, parfois de dépasser ou de sublimer les souffrances naturelles (la philosophie, l'art ou la religion, par exemple, permettent d'accepter la fatalité de la mort, d'adoucir la souffrance du deuil).

3- Les « maux de la société » désignent toutes les souffrances liées à l'existence sociale et politique de l'homme : il s'agit donc des souffrances liées aux défauts de l'organisation sociale en elle-même (injustices, inégalités, oppression, tyrannie...) et des souffrances liées aux rapports des hommes entre eux (égoïsme, hypocrisie, jalouse, rivalités, agressions, conventions sociales étouffantes...).

La nature peut nous « consoler » des maux de la société dans la mesure où elle offre à l'homme un refuge, un asile, au sein duquel il peut échapper aux rapports de pouvoir, à la domination, à toutes les vicissitudes de la vie sociale, mais aussi un espace de ressourcement intérieur, dans lequel il peut se retrouver lui-même et donner libre cours à ses sentiments. La beauté de la nature peut aussi apparaître comme un dérivatif au mal-être engendré par la vie en société.

4- Selon Chamfort, la condition humaine est paradoxale : l'homme est un être perpétuellement insatisfait, condamné à osciller entre la société et la nature, dans lesquelles il perçoit tour à tour un refuge et une menace, un remède et un mal.

Problématisation

1- La principale objection concerne le présupposé du sujet, qui repose sur une conception antinomique des rapports entre nature et société, comme si ces deux ensembles étaient mutuellement exclusifs. Dans la vision de Chamfort, implicitement, la société s'oppose à la nature comme la nature s'oppose à la société : c'est la raison pour laquelle chacune peut être un refuge par rapport à l'autre. Or, un tel présupposé est contestable.

En ce qui concerne la société humaine, on peut soutenir à bon droit qu'elle est une construction qui n'est pas complètement extérieure à la nature. Pour certains, la société est naturelle, au sens où il serait dans la nature de l'homme de vivre en société (→ thèse aristotélicienne, cf. programme de l'an dernier pour les sup). Pour d'autres, la société humaine serait perméable à la nature, influencée ou déterminée par elle. C'est le cas des partisans de la « théorie des climats », selon laquelle l'environnement aurait une influence plus ou moins grande sur les moeurs, la culture, les institutions humaines.

En ce qui concerne la nature, on peut affirmer qu'elle s'apparente à de nombreux égards à une organisation sociale, à une société non-humaine. C'est évident quand on pense à certains animaux sociaux. Une ruche ou une fourmilière, par exemple sont des espaces qui présentent toutes les caractéristiques d'une structure sociale complexe, avec une hiérarchie et une organisation du travail (la reine / les ouvrières / les mâles). Mais les arbres et les plantes forment eux aussi, en un sens, une société non-anthropique. Un écologue comme Jean-Marie Pelt (*La Vie sociale des plantes*, 1993), ou un philosophe comme Baptiste Morizot (*Manières d'être vivant*, 2020), parmi d'autres, se rejoignent dans l'idée que le monde végétal est structuré par des relations sociales complexes. Les plantes, par exemple, peuvent communiquer entre elles, par l'intermédiaire de signaux chimiques, pour se prévenir d'un danger (comme l'attaque d'un herbivore). Elles ont également tendance à se partager l'espace et les ressources (via « le réseau mycorhizien », c'est-à-dire grâce à des champignons qui mettent en relation les racines de deux plantes). Autrement dit, elles interagissent comme des acteurs sociaux.

On peut donc soutenir que la nature et la société ne sont pas séparées, mais qu'elles sont dans le prolongement l'une de l'autre. La nature, à certains égards, est déjà une société, et la société, à d'autres égards, est un développement de la nature. Cette conception d'une interdépendance entre nature et société permet d'adopter un point de vue plus optimiste que celui de Chamfort. L'homme n'est pas condamné à un va-et-vient entre la nature et la société, puisque chacune est liée à l'autre. Les « maux de la nature » et les « maux de la société » sont accentués par notre propre tendance à opposer arbitrairement ces deux sphères. Au contraire, plus l'homme prendra conscience de leur proximité, plus il travaillera à rapprocher la nature et la société, et plus améliorera sa propre condition. C'est, du reste, la position d'un certain nombre de penseur écologistes contemporains (avec la notion de « co-évolution » : la société et la nature s'influencent mutuellement).

2- L'homme est-il vraiment tiraillé entre la nature et la société, incapable de trouver pleinement sa place dans l'une comme dans l'autre ?

Pb : L'homme est-il vraiment tiraillé entre la nature et la société, incapable de trouver pleinement sa place dans l'une comme dans l'autre ?		
<p>I- Certes, l'homme paraît condamné à osciller entre la nature et la société, chacune s'offrant alternativement comme un refuge par rapport à l'autre.</p> <p><u>Argument n°1 : L'homme cherche dans la société des consolations aux malheurs naturels.</u></p> <p>Ex n°1 : Canguilhem affirme, dans l'introduction de la <i>CV</i>, que « la connaissance est fille de la peur humaine ». C'est parce que l'homme est effrayé par les menaces que lui présente la nature qu'il cherche à développer un savoir qui lui permette d'assurer sa « sécurité ». Or ce savoir, élaboré collectivement, est inséparable d'une existence sociale. C'est un produit de la société.</p> <p>Ex n°2 : Jules Verne nous montre, dans <i>VML</i>, que la plupart des hommes ont besoin de se rattacher à la société pour échapper au sentiment de solitude. Dans la nature, l'homme a tôt fait d'éprouver qu'il ne se suffit pas à lui-même. Au bout de sept mois, les captifs du <i>Nautilus</i> supportent de moins en moins leur vie sous-marine : « Le Canadien était évidemment à bout de patience. [...] Son caractère devenait de plus en plus sombre. [...] Moi aussi, la nostalgie me prenait. » (p. 474)</p> <p>Ex n°3 : Marlen Haushofer nous rappelle que, seul dans la nature, l'homme est un être de manque, qui expérimente cruellement toute sorte de privations dont la société le soulagerait. L'héroïne doit renoncer aux douceurs alimentaires (« Les fruits, les légumes, le sucre et le pain me manquaient le plus », p. 63). Elle est dépourvue d'engins agricoles, qui lui faciliteraient la tâche. Quand elle tombe malade, à la fin du roman, elle n'a ni médecin pour prendre soin d'elle, ni médicament, pour faire baisser sa fièvre. Etc.</p>	<p>II- Toutefois, une opposition aussi tranchée entre la nature et la société n'en paraît pas moins simpliste, et les promesses de « consolation » que fait miroiter chacune n'en sont que plus illusoires.</p> <p><u>Argument n°1 : La société humaine n'est pas hermétique à la nature. L'homme retrouve donc en son sein un certain nombre des « maux naturels » qu'il cherchait à fuir.</u></p> <p>Ex n°1 : Si l'on pourrait penser que la société, parce qu'elle est une construction culturelle, affranchit l'homme des déterminismes naturels, Canguilhem rappelle que, pour l'école des « anthropogéographes » (p. 168), comme Bodin, Machiavel ou Montesquieu, il n'en est rien : selon la théorie des climats, une société est façonnée par l'environnement naturel dans lequel elle se développe.</p> <p>Ex n°2 : La société s'efforce de protéger l'homme des dangers de la nature, mais toute la technologie humaine ne suffit pas à nous mettre à l'abri. Nemo l'énonce en une maxime : « On peut braver les lois humaines, mais non résister aux lois naturelles » (p. 428). Les passagers du <i>Nautilus</i>, refuge d'une petite société en miniature, en font l'expérience, quand le sous-marin se trouve bloqué sous la banquise par l'effondrement d'un bloc de glace.</p> <p>Ex n°3 : La société s'efforce de civiliser l'homme, mais elle ne réussit jamais complètement à policer ses instincts prédateurs, héritage de l'état de nature. Dans des circonstances exceptionnelles, quand le vernis de l'éducation craque, ces derniers sont toujours prêts à ressurgir. L'héroïne du <i>MI</i> évoque ainsi « le désir secret de tuer », qui « devait déjà sommeiller » depuis longtemps dans l'esprit de l'homme qui a tué Taureau et Lynx (p. 188). L'exemple est d'autant plus révélateur qu'il s'agissait probablement d'un individu de la haute société, « un avocat, un directeur ou un industriel » (p. 319).</p>	<p>III- En fait, l'homme doit prendre conscience qu'il est un être de nature et de culture, et que c'est dans une acculturation de la nature, autant que dans une naturalisation de la société, qu'il peut adoucir le plus possible les maux inhérents à sa condition.</p> <p><u>Argument n°1 : Pour adoucir les « maux naturels », l'homme doit apprivoiser la nature par la culture.</u></p> <p>Ex n°1 : Dans la <i>CV</i>, Canguilhem observe que les « anomalies » morphologiques, chez l'homme, ne sont pas « éliminées par la sélection [naturelle] », comme elles le seraient dans le règne animal, parce que « le milieu humain les abrite toujours de quelque façon et compense par ses artifices le déficit manifeste qu'elles représentent par rapport aux formes "normales" correspondantes » (p. 209). Grâce à la médecine et à la technologie, la société permet ainsi aux personnes porteuses d'un handicap ou d'une malformation de mener une vie semblable à celle des autres.</p> <p>Ex n°2 : L'homme apprivoise la mort en instituant des rites funéraires, dont la valeur symbolique ou cultuelle contribue à donner du sens à la finitude et facilite ainsi le travail du deuil. Dans <i>VML</i>, le « cimetière de corail » (p. 249) dans lequel reposent les compagnons disparus du capitaine Nemo constitue un lieu de recueillement, autour duquel se resoude la petite communauté du <i>Nautilus</i>.</p> <p>Ex n°3 : Dans le <i>MI</i>, c'est pour apprivoiser la solitude, le deuil et la peur, autant de « maux naturels », inhérents à la condition humaine, que l'héroïne décide de commencer à écrire son histoire. Or, même si elle « n'écrit pas pour le seul plaisir d'écrire », mais pour « ne pas perdre la raison » (p. 9), cette pratique est évidemment un réflexe culturel et un marqueur de civilisation.</p>

Argument n°2 : L'homme cherche dans la nature des consolations aux tourments de la vie en société.

Ex n°1 : Dans *VML*, Nemo se présente comme « un homme qui a rompu avec la société tout entière » et cherche dans les fonds marins un refuge face à la tyrannie des hommes : « La mer n'appartient pas aux despotes. [...] À trente pieds au-dessous de son niveau, leur pouvoir cesse, leur influence s'éteint. » (p. 108)

Ex n°2 : Dans le *MI*, l'héroïne de Marlen Haushofer évoque le sentiment paradoxal de sécurité qu'elle ressent en pleine nature, loin de toute présence humaine : « Je n'ai jamais eu peur la nuit dans la forêt, alors qu'en ville je ne me suis jamais sentie tranquille. Pourquoi en est-il ainsi, je l'ignore, sans doute parce que dans la forêt je n'avais pas peur de rencontrer des hommes. » (p. 67) Certes, isolé et démunie, le personnage fait l'expérience de sa vulnérabilité face aux éléments naturels. Mais la forêt lui apparaît en même temps comme un milieu protecteur, où il se trouve à l'abri de ses semblables.

Ex n°3 : Dans la *CV*, Canguilhem explique que certains « maux de la société » ont leur source dans une conception mécaniste de la nature. C'est ainsi que l'esclavage en Grèce, par exemple, est fondé sur l'idée, formulée par Aristote dans *La Politique*, selon laquelle « l'esclave est une machine animée » (p. 137). Débarrasser la nature des projections anthropiques, retrouver le sens du biologique, peut donc permettre de guérir la société de ses pathologies, et la rendre plus humaine.

Argument n°2 : La nature se présente à certains égards comme une société non-anthropique. L'homme est donc susceptible d'y retrouver les « maux sociaux » auxquels il voulait échapper.

Ex n°1 : Dans la nature, aussi bien que dans la société, on trouve des organisations sociales rigides, dans lesquelles l'individu ne peut pas s'affranchir du groupe. C'est ainsi qu'Aronnax perçoit dans l'organisation du corail une forme de « socialisme naturel », parce que chaque polype, tout en possédant « une existence propre », est relié à « un générateur unique » et donc contraint de « participer à la vie commune » (p. 244).

Ex n°2 : Dans la nature, aussi bien que dans la société, la différence est un motif d'exclusion. Dans le *MI*, l'héroïne se prend d'affection et de pitié pour une corneille blanche, rejetée par ses compagnes, qui la jugent « horrible » en raison de sa dissemblance (p. 294).

Ex n°3 : Si la vie sociale est marquée par une compétition harassante entre les individus, cette rivalité généralisée se retrouve également dans la nature. Quand il présente la pensée de Darwin, Canguilhem rappelle le principe de « concurrence vitale » (p. 175) qui oppose, selon l'auteur de *L'Origine des espèces*, tous les êtres vivants dans une lutte acharnée.

Argument n°2 : Pour adoucir les « maux de la société », l'homme doit repenser ses modes de vie en s'inspirant de la nature.

Ex n°1 : L'héroïne du *MI* explique que l'homme des villes devrait rompre avec le rythme « trépidant » que lui impose la modernité, et qui « ruine [son] système nerveux » (p. 257). Il ferait mieux de se calquer sur le temps de la nature, « un temps qui n'est pas harcelé par des milliers de montres » (p. 180), et de retrouver le sens de la contemplation.

Ex n°2 : Pour résoudre les problèmes soulevés par le développement industriel, Canguilhem se refuse aux « réquisitoires nostalgiques » des technophobes, mais invite à revenir à une conception saine de la technique comme « phénomène biologique universel » (p. 163). C'est en se souvenant que la technique est inscrite dans le mouvement même du vivant pour s'adapter à son milieu que l'homme peut en retrouver le sens profond, et se méfier de tout hybris technologique.

Ex n°3 : Dans *VML*, l'invention du Nautilus, futuriste pour son époque, permet à Nemo de rêver, sur le mode utopique, à « des villes nautiques, des agglomérations de maisons sous-marines qui [...] reviendraient respirer chaque matin à la surface des mers » (p. 181), comme le fait le sous-marin. Le héros de Jules Verne imagine ainsi une civilisation qui se développerait en symbiose avec la nature, et qui cultiverait pour cette raison, autant qu'il est possible (car le personnage ne se fait pas totalement d'illusions), la « liberté » et « l'indépendance ».